

J'AI AVANCÉ
COMME
LA NUIT VIENT

Du même auteur

Dans la gueule de la baleine guerre
Seuil, 2007

JEAN-FRANÇOIS HAAS

J'AI AVANCÉ
COMME
LA NUIT VIENT

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-101198-2

© Éditions du Seuil, septembre 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.fr

*À Dominique,
à Christine, Mathieu, Jean-Baptiste et Céline,*

*À la mémoire
de mes parents
d'Henri Legras – Heinrich Herm
et du chanoine Georges Delaloye*

J'ai avancé comme la nuit vient

André Frénaud, *Les Rois mages*, poèmes (1938-1943),
nouvelle édition revue et corrigée, Paris, Seghers, 1966.

*Passer les murs est une chose douloureuse, on en tombe
malade mais c'est indispensable.*

Le monde est un. Quant aux murs...

Et les murs sont une part de toi –

*on le sait ou on l'ignore, mais c'est ainsi pour tout le monde,
sauf les petits enfants. Pour eux, pas de murs.*

*Le ciel éclatant s'incline contre la muraille.
C'est comme une prière qu'on adresse au vide.*

*Et le vide tourne son visage vers nous
et murmure :*

« Je ne suis pas vide, je suis ouvert. »

Tomas Tranströmer, « Vermeer »
extrait des *Œuvres complètes* (1954, 1994), « Le Castor Astral », 1996

LUNDI

« Il y a deux cités, l'une s'appelle Babylone, l'autre Jérusalem. Le nom de Babylone signifie *confusion* ; Jérusalem signifie *vision de paix*. Qu'est-ce qui permet de distinguer ces deux cités ? Pouvons-nous dès à présent les séparer l'une de l'autre ? Elles sont emmêlées l'une dans l'autre et s'achèment ainsi vers la fin des temps. Jérusalem est née avec Abel, Babylone avec Caïn... »

Saint Augustin

Vade mecum...

COMPAGNIE DES TRANSPORTS URBAINS ET INTERURBAINS	SERVICE : TOURISME
---	--------------------

VADE-MECUM	CIRCUIT : VILLE DE WOLMAAR N° 3
Ce document doit être rempli par le guide	Lundi 6 juillet 2009

Vade mecum : va avec moi... « Va » : on lui dit Tu maintenant?... Tu... En lui, la fraîcheur encore du matin, son riant embrassement de lumière comme d'un enfant un jour de fête, le parfum d'Irina qui le parfume (tandis qu'elle s'éloigne : Je laisserai la voiture au parking pour que tu puisses la reprendre ce soir... insignifiance, banalités, mais c'est Irina qu'il entend, qui fait demeure peut-être, disons plutôt qui fait halte... ou qui fait clairière en lui, en sa selva oscura, l'obscur forêt d'être)... est-ce pour cela ? ou à cause de la lettre reçue de son assurance la semaine dernière (*Cher Monsieur, Vous allez fêter prochainement votre quarante-troisième anniversaire. Permettez-nous de joindre nos vœux à ceux de vos proches et de vos amis. D'après nos calculs, si l'espérance de vie dans notre société continue de croître, vous êtes arrivé à la moitié de votre vie. C'est pourquoi blabla blabla blabla avons l'honneur de vous... blabla blabla blabla... propositions d'assurance pour les aînés... blabla blabla blabla... sentiments dévoués*) que, tout à fait déraisonnablement, en lisant vade, va, il aimerait aujourd'hui s'entendre dire vraiment Tu, comme quand un ami parle à un ami... entendre Tu... et laisser ce

Tu déployer, comme une voile ou comme des ailes, ce qu'il est (pauvres langues qui ne savent pas différencier Tu et Vous) : ô la première fois, le premier jour ! qu'Irina lui a dit Tu : le sentiment soudain qu'elle entraînait et lui donnait d'entrer dans l'à jamais incertaine – l'infranchissable peut-être – nuit qui va de Je à Tu, le sentiment en lui de s'ouvrir : le sentiment de commencer, le sentiment qu'ils, elle et lui, commençaient... (Le sentiment : ce savoir, il se souvient de Miguel de Unamuno, ce savoir que l'on sait par toute sa chair et tout son cœur et tout son esprit et par ses nerfs et par son ventre et par la moelle de ses os et par les battements de son sang... il se souvient et en rajoute peut-être, c'est le propre de ce qui nous habite et que l'on se risque à habiter)

Mais « Vade-mecum » est un simple changement administratif : qui donc en haut lieu a décidé que « feuille de route » ne convenait plus et a choisi puis imposé aux autres qui siègent dans les sphères supérieures ce terme dont le charme désuet comme on dit leur a peut-être paru « faire » si moderne finalement ou si postmoderne, et ce n'est pas, bien sûr, par amitié, ce n'est pas pour lui dire Tu et s'engager sur un chemin ensemble qu'on lui dit Va avec moi, ce n'est même pas à lui que l'on parle, l'émetteur utilise un mot sans destinataire personnel : et donc il peut bien rêver qu'on lui dit Tu, il n'a en réalité, c'est-à-dire dans la réalité fabriquée là-haut à l'étage olympien des bureaux, qu'à prendre connaissance de la liste des tâches qui lui sont assignées et à les cocher au fur et à mesure qu'elles seront accomplies pour remettre ledit vademecum au bureau à la fin de la journée... (Bientôt, on le lui a dit, nous informatiserons tout cela et nous aurons un suivi dans l'instant... Comme c'est déjà le cas pour nos chauffeurs...)

LUNDI

<p>Accompagnant : 7716 sa seule identité : 7 pour guide, 7 répété pour guide expert, 16 indiquant son numéro de dossier... il n'a même pas de nom sur cette fiche, lui qui s'amusa à croire qu'on lui disait Tu)... Son stylo laboure la feuille <i>Je m'appelle Merel</i>... Labourer : le mot ne convient pas : il ne sèmera rien ni ne moissonnera dans ce désert blanc... Son stylo « déchire » la feuille... mais il ne veut pas déchirer, il veut labourer quand même, sinon déchirer n'a pas de sens... Le bureau lui enverra une note de service pour lui rappeler qu'il ne faut rien ajouter sur les feuilles ni les détériorer afin de ne pas perturber la saisie des données</p>	<p>Chauffeur : 80101 8 : chauffeur, 0 : pas expert ? – en fait ce 8 perdu signifie dans son cas « déplacé » : un ancien pourtant, mais qui ne supportait plus de travailler aux urbains : les horaires de nuit, les difficultés avec les voyageurs, une altercation avec coups et blessures, peur de reprendre ce travail, de se retrouver face à ses agresseurs</p>
<p>Nombre de touristes : 28 Noms : liste annexée, cocher chaque nom au début de la journée, après chaque visite et à la fin du circuit dans les cases <i>ad hoc</i></p>	
<p>9 heures</p>	<p>Départ : Station 23 Esplanade de la Gare principale dont l'avenue Dismas-I^{er} en ce moment le sépare, lui debout au Bar San Marco, devant une vue de Venise sous la neige endansée par une folie de masques, sirotant un macchiato</p>
<p>9 h 15</p>	<p>Jardin du Bon Roi</p>
<p>9 h 30</p>	<p>Jardin d'été de la reine Saskia</p>
<p>9 h 45 - 10 h 30</p>	<p>Café + gâteaux – animation musicale par un groupe folklorique</p>
<p>10 h 30 - 12 h</p>	<p>Visite de l'exposition Kerk</p>
<p>12 h 30</p>	<p>Déjeuner « buffet local » au <i>Roi Pêcheur</i></p>

<p>14 h - 16 h</p>	<p>Visite du Palais royal : déposer les touristes devant le bureau des guides, assurer la prise en charge par 7729. Les reprendre à 16 heures, sortie B</p> <p>Il espère qu'en attendant, il pourra rencontrer Gulda sur l'esplanade devant le château, Gulda dont il est le parrain du petit-fils, Amadé, le vieux Gulda qui a soixante-quatre ans mais qui aurait besoin de travailler encore trois ans pour avoir sa pension complète : l'idéal serait de tenir jusqu'à soixante-dix, pour recevoir une pension majorée et entretenir ainsi sans problème Amadé ; mais les conducteurs de calèche, pas assez rentables, comme les analyses le démontrent, sont menacés par les restructurations de la Compagnie des transports urbains et interurbains et Gulda vit sous la menace de recevoir, ce n'est qu'une question de temps, une lettre lui annonçant que son contrat ne sera pas renouvelé</p>
<p>16 h - 17 h</p>	<p>Rue piétonne. Tour du Temps. Mettre en évidence les commerces de la rue</p>

On veut qu'il remplisse le document où on lui a écrit sa journée : « Va avec moi », et le Tu que l'impératif contient, quelle rigolade : comme il est loin de ce Tu donné par Irina et de tout ce qu'elle lui donnait en le prononçant, comme si ce Tu à l'instant où il s'ouvrait pour la première fois sur ses lèvres contenait déjà, offrait déjà un « pour toujours »... il n'a rien à écrire sur cette feuille, il ne peut pas devenir, y devenir son histoire : il n'est qu'un *employé* : mais qui entend ce mot dans toute son horreur?... *Vademecum* : simple changement administratif ? Ou bien ce Tu involontairement surgi de « vade mecum » est-il le Tu tombé d'en haut, le Tu infantilisant du pouvoir que, bientôt bachelier, il ne supportait plus dans la bouche de ses professeurs qui le tutoyaient... ou le Tu méprisant, écrasant du fort : sifflé entre les dents, feulé, craché au visage du faible... Il pense qu'il n'a plus qu'à se laisser conduire par ce programme, qu'il

se retrouvera à dix-sept heures à la sortie de la feuille... mais tout ce blanc, là-dessus, s'il en faisait quelque chose... s'il le labourait d'une histoire, s'il le labourait de son histoire...

Son regard quitte Venise carnavalant sous la neige (c'est ainsi qu'il l'a découverte avec Irina, passant du train de nuit au vaporetto entourbillonné de flocons : on eût dit un rêve... mais c'était vrai : cette neige qui embrumait les toits de Venise et les canaux, qui les effleurait, qui posait sur eux ses plumes blanches, c'était vrai... c'était vrai à n'y pas croire) pour retrouver de l'autre côté de la baie vitrée le trottoir un peu vide, un peu étonné par un sentiment de vacances, d'un lundi matin de juillet et par-delà, traversant l'avenue à six pistes du roi Dismas-I^{er}, parcourir l'esplanade de la Gare principale, avec un bref arrêt sur la station 23, marquée par un grand cube bleu roi sur un poteau bleu ciel, portant sur ses quatre faces lisibles la lettre B et l'image d'un bus qu'il ne peut que deviner à cette distance, surmontées du numéro 23 en blanc, et voici qu'un enfant s'interpose, un enfant aux grands yeux sombres, un enfant aux cheveux noir de corbeau, un enfant au visage pas d'ici, qui vient appuyer son front à la vitrine du Bar San Marco, que cherche-t-il, quel rêve vient-il vivre : l'odeur des croissants, le spectacle des pâtisseries, dont, parmi les pâtisseries d'ici, de vraies pâtisseries italiennes, doublement inaccessibles sous leurs cloches derrière la vitrine, triplement peut-être si l'enfant sait lire les prix... mais pourquoi ne pas sortir avec la cloche des petits pains fourrés à la crème par exemple ou des cornets à la vanille : pourquoi rester là et se détourner, comme s'il était écrit qu'il ne fallait pas sortir, pourquoi ne pas se jeter dans cet espace blanc?... puis une femme vient prendre l'enfant par la main, une femme au visage pas d'ici, aux grands yeux sombres, aux cheveux noir de corbeau... ce même noir destiné à faire peur sur les affiches un peu partout collées dans les rues par le parti nationaliste-libéral qui fait campagne contre les flux migratoires : travailleurs, demandeurs d'asile, clandestins, ce que l'un de ses députés appelle « les espèces invasives » : trois corbeaux se jettent sur la carte du royaume (dont la silhouette géographique est assez semblable à la forme verte du *Coin de terre gaste* peint en 1982 par Francis Bacon) qu'ils commencent à lacérer et dévorer à coups de

bec avides et hilares... étonnamment, le NON qui veut balayer les volatiles non présumés mais jugés (mane thecel pharès) pillards est du même noir qu'il faut bien dire de corbeau et son cri retentit comme un tonnerre croassé. Irina hier soir s'est blessé la main à déchirer une de ces affiches qui envahissent la ville. Peut-il écrire son histoire sous ce cri asséné partout?... mais en même temps, il est la femme et l'enfant qui s'éloignent : en lui, il entend la femme, et croit reconnaître dans sa voix la voix de sa mère : « Nous n'avons pas assez d'argent » : se précipiter, courir là-dehors sur le trottoir en les appelant, une cloche de pâtisseries, celle des cornets à la vanille, portée, tendue à bout de bras... courir, les appeler : Je vous les offre... il ne bouge pas, il ne bouge pas, il ne bouge pas...

Le fond du macchiato a refroidi près du journal qu'un voisin de comptoir lui a abandonné en partant... Pas vraiment envie de lire les dernières nouvelles apportées par ce qu'il appelle le Daily Golgotha, notre quotidienne pitance, avec son voile de Véronique des photographies (est-ce bien un voile de Véronique ?) à chaque page recommencé, mais comment éviter à la dernière page, puisque le journal est ainsi plié, ces enfants noyés que des sauveteurs transportent dans leurs bras devenus absurdes

Un nouveau drame de l'immigration clandestine
Une embarcation de fortune chargée de clandestins fait naufrage
près de l'île touristique de Lanzarote

Selon les témoignages des survivants, la barque, longue de six à sept mètres, était occupée par vingt-huit sans-papiers, parmi lesquels plusieurs femmes et enfants. L'un des survivants a déclaré à notre correspondant : « Pendant les dix jours de la traversée, je n'ai pas dormi : on enlevait l'eau jour et nuit. Certains se tenaient sous une bâche et n'en sortaient pas : ils avaient peur de la mer ; il faisait chaud et ça puait car ils faisaient leurs besoins là-dessous. Un de mes amis s'est jeté à l'eau et nous avons dû en attacher deux autres pour les empêcher de se suicider. Tout ça pour venir faire naufrage en vue de la côte ! » Quatorze cadavres ont déjà été retirés des eaux. Les Canaries constituent une des principales portes d'entrée européennes. Le nombre d'entrées a toutefois chuté l'année dernière, en raison d'un renforcement de la

surveillance en mer, qui oblige les clandestins à prendre plus de risques en empruntant des routes plus longues afin d'éviter les zones de couverture radar et les patrouilles, ce qui tend à multiplier les drames en mer.

... à mieux noyer ces rêveurs qui regardent notre monde de l'autre côté de la vitrine, qui mangent avec des yeux d'enfant les gâteaux auxquels ils ne goûteront jamais... de l'autre côté de la vitrine ? : mais il pense plutôt pour le monde d'ici à un aquarium où, insouciamment poissonrougeant, nous donnons l'image du bonheur en tournant en rond, nos bouches s'ouvrant et se fermant comme si nous répétions jusqu'à l'idiotie Petit-Petit, c'est le mot que lui suggère le mouvement, d'abord une ouverture qui s'arrondit vers l'avant, puis une rétraction, de la bouche des poissons : Petit-Petit-Petit : notre dernier rêve, quoi !

Et toi (brusquement il s'empoigne lui-même) tu balades ta compassion : « Chérie, je vais sortir la compassion : elle réclame sa promenade » au milieu des souffrances du journal pour qu'elle puisse s'y soulager... ton insignifiante en fin de compte, et inutile, et absurde compassion puisque, même si rageuse et révoltée et verbeuse et gesticulante et tonitruante et disons même aimante : jamais agissante, même pas humblement voilée de Véronique, ta compassion tenue en laisse par ta raison d'homme raisonnable, devant une femme qui crie à la mort en première page, qui crie le cadavre sanglant dans ses bras de son enfant, pas encore deux ans, encore un nourrisson, elle venait peut-être de lui donner le sein, mais tu chercherais en vain sur ses lèvres, sur son menton comme écrasés à coups de pierre, une goutte de ce lait maternel qui le faisait sourire aux anges comme on dit quand il avait assez tété... il se souvient : « Une voix s'élève dans Rama, c'est Rachel qui pleure ses enfants » : Hérode une fois de plus n'importe où dans le monde vient de lâcher ses tueurs contre les Innocents comme il y a deux mille ans, ou peut-être dix mille ans, ou demain : c'est toujours, nuit et jour, la nuit d'Hérode sur Bethléem, dans Bethléem, et Bethléem est partout, le monde est Bethléem et Rachel criera jusqu'à la fin des temps et il pense : criera jusque dans l'éternité et criera pour toute l'éternité,

pourra-t-elle jamais cesser de crier son enfant mort à la face de Dieu ?...

et puis, trop froide la dernière gorgée du macchiato, il change de sujet, se demandant : Comment nous parlons-nous à nous-mêmes ? Et d'abord, à quelle personne nous parlons-nous : Je ? Tu ? Il essaie de se dire qu'il prend la tasse sur le comptoir, mais il n'entend pas de verbe (prendre, saisir, tendre la main vers) et donc ne trouve pas le sujet, il voit la tasse, pense « tasse », comme si la phrase était lacunaire, comme s'il se parlait par fragments... pourtant il sent plus un Tu qu'un Je : comme si en lui un Je ? un Il ? lui parlait en lui disant Tu : une voix qui était lui-même et il eût dit plus profonde que lui-même en même temps ; il se dit : « Raconte ton histoire, ne laisse pas ceux qui t'emploient, qui te réduisent à être employé, la raconter en écrivant ton programme comme si tu n'étais qu'un pion dans leur histoire... », il se souvient des livres de Guilherm

GUILHERM, Benoît-Joseph : Écrivain (1812-1875). Dans ses contes et dans ses romans, il évoque aussi bien la condition des pauvres gens durant la révolution industrielle (son roman : *Ils étaient trois petits enfants*, 1852) que les enchantements de l'enfance ou ses interrogations sur la création littéraire et sur la liberté humaine aux prises avec ce qu'il appelle « la jacquardisation » (de l'inventeur français Jacquard qui, s'inspirant de Vaucanson, le fabricant d'automates, appliqua un programme par cartes perforées aux métiers à tisser) : tout ce qui décide pour l'homme (ses contes : *Le Lièvre tailleur*, 1845, et *L'Écrivain, la jeune fille et le soldat*, 1870). Son dernier roman, *Anabase*, 1873, où il évoque le retour de l'homme vers la barbarie, se heurte à l'incompréhension de ses contemporains. Son *Journal*, publié après sa mort, révèle un homme anxieux, douloureux, qui voit les hommes de son temps « prendre un chemin d'inhumanité » en désespérant de les voir s'en détourner.

Guilherm dont la jeune fille et le soldat essaient d'échapper à l'histoire dans laquelle l'écrivain les enferme... Et s'il se racontait, lui, s'il se racontait à lui-même, en se disant Tu, dans les espaces blancs du programme de la journée, comme il y a songé tout à l'heure, en acceptant cette incertitude qui est celle des personnages de Guilherm, qui ne savent pas jusqu'où ils sont écrits et jusqu'où ils peuvent encore s'écrire eux-mêmes entre les mains de l'écrivain ? ou

se révolter comme le lièvre tailleur qui a trouvé un livre et qui ne sait pas lire mais qui, page après page, jour après jour, invente une histoire où il raconte sa vie, et il ne sait pas que le livre raconte la vie d'un pauvre lièvre tailleur qui a trouvé un livre et qui... mais ce qu'il rêve de faire dans ce bar en commandant un caffè n'est-il pas encore une fois qu'un de ces jeux pour intellectuels fin de début de siècle qui ne passionnent peut-être que lui, au bout du compte...

Essayer, pourtant, prendre son histoire en main, prendre son histoire en mots, avec ses mots : mais s'écrire, cela ne peut se faire probablement qu'en écrivant les pièces d'une sorte de puzzle, il se dit : les pièces du puzzle parmi lesquelles on prend sa place et qui nous donnent une place : il y a autour de lui des êtres, des rencontres, des livres, des œuvres : s'écrire : d'abord dresser une liste, mais par où commencer?... Irina... puis ses parents... puis ses amis : Gulda, Gubbio... et tous ceux qui ont été des moments, des ouvertures, des interrogations... tous ceux aussi qu'il a rêvés : cette manie en particulier chez lui d'essayer de devenir les histoires des autres : passants dans la rue, personnes dont il entend parler, et ceux dont les journaux lui parlent... et ceux qui ont écrit, peint, sculpté, composé, qui sont pour certains dans les dictionnaires et les encyclopédies, Kerk d'abord, Kerk surtout, dont il a accompagné les dernières années parce que son professeur d'histoire de l'art l'a un jour emmené avec lui pour filmer et enregistrer un entretien et que le vieil homme lui a donné son amitié : un ami, et une sorte de père spirituel, il a envie de dire parfois, mais peut-on appeler ainsi un homme de questions plus que de réponses ? plutôt donc malgré son âge un ami qui a marché un peu plus loin et qui appelle à le rejoindre dans la nuit, et ses appels sont moins peut-être des balises que des graines à laisser s'ouvrir, un ami devenu des mots dans l'*Encyclopédie populaire* :

KERK (Gabriel Biberbach, dit) : Sculpteur (1913-1989). Fait avant la guerre des débuts remarquables en exposant des œuvres dont les matériaux (bois flotté, oiseaux naturalisés) créent le scandale. Mobilisé durant la guerre, il en reçoit une inspiration tragique qui ne le quittera plus (l'*Encyclopédie populaire* se garde bien d'évoquer l'épisode des réfugiés, en particulier des enfants, reconduits à la frontière alors que cet événement, vécu et revécu en lui jusqu'au naufrage de sa

mémoire dans ses derniers jours, paralysa Kerk durant plusieurs années). Profondément religieux, il voudrait interroger ses contemporains sur le sens ou le non-sens qu'ils se donnent et « s'empoigne avec Dieu », « l'incompréhensible Je t'aime de Dieu devant l'incompréhensible souffrance des enfants et de tous les innocents » (cette question dont il t'a façonné, toi entre ses mots comme terre entre ses mains, pétri, tourmenté, cette question dont il t'a laissé tout le poids d'obscurité à sisypher en héritage). On lui doit aussi des vitraux et des dessins, en particulier une série de dessins et d'aquarelles consacrée aux derniers mois de Clelia, son épouse... Comment aimerait-il Irina si Kerk n'avait pas aimé Clelia ? Et Dieu serait-il cette béance (image soudaine de catastrophe, souvenir de quel film ? d'une porte d'avion qui explose, d'une béance qui déchire le fuselage parmi les hurlements et les appels, et il se sent en même temps porté, criant et ne criant pas, tombant et ne tombant pas) ouverte dans sa vie si ce vieil homme dont les derniers temps furent de silence et de cris ne l'habitait pas, ne continuait de l'habiter de son amitié et de ses blessures qui n'en finissent pas de germer en lui ?

Ces rencontres qui nous font, et notre vie pourrait être tout autre : combien de personnages, combien de biographies nous construisent... Qui es-tu ? Toi-même, et en même temps ces pièces d'un puzzle (il pense de nouveau à un puzzle, mais en même temps, cela ne le satisfait pas) qui ne finira qu'avec ta mort ; non : que ta mort inachèvera pour toujours ; ont-ils donc raison, alors, ceux qui disent que la vie ne finit pas avec la mort : il reste ce vide, ces pièces pas encore posées, ces pièces encore inconnues, peut-être pas encore découpées, ce vide que l'on voudrait ouverture... un puzzle dont les pièces s'appellent Kerk, et Clelia que tu n'as pas connue... et Hagedoorn... et d'Arolsen... et Pagel : feuilleter l'aide-mémoire annexé au vade-mecum et fabriqué à partir de l'*Encyclopédie populaire*...

HAGEDOORN, Simon Lazarus, chevalier : 1648-1715. Compagnon de jeunesse du roi Dismas III, il mène d'abord dans son sillage une vie d'oisiveté et de plaisir. En 1677, il est troublé par une première crise religieuse. Commence alors une période de doute, durant laquelle il fondera une première institution pour accueillir des orphelins après l'incendie de Méhaigne (1679). En 1681, il accompagne le roi dans